

été confiée ; mais peut-être n'ignorez-vous pas le nom de la localité où habite cette femme ?

—Je l'ignore, monsieur le marquis.

—C'est fâcheux, très fâcheux, car pour plusieurs raisons je voudrais voir cette femme ; elle doit posséder certains papiers...

Mme Prudence ne put s'empêcher de tressaillir et devint très pâle.

Sans rien remarquer, le marquis ajouta songeur :

—Au moins qu'ils ne lui aient été dérobés. Enfin...

Après un bout de silence, il reprit :

—Ma fille est-elle toujours dans ce village de La Palud ?

—Non, monsieur le marquis.

—Mais où est-elle ?

—A Paris, monsieur le marquis.

—A Paris ! s'exclama-t-il ; mais où, où ?

—Chez moi.

—Chez vous ! Mais alors je vais la voir bientôt ?

—Aujourd'hui même, monsieur le marquis.

—Oh ! ma fille, ma Thérèse ! Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

—J'ai pensé que je devais d'abord prévenir monsieur le marquis ; et puis Georgette...

—Ah ! oui, c'est le nom qu'on lui a donné.

—Georgette... Mlle Thérèse est instruite des recherches que j'ai faites pour retrouver sa famille ; mais elle ne sait pas encore que son père est M. le marquis de Mimosa.

—Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit ?

—Mon Dieu, parce que je craignais... Je ne savais pas comment je serais accueillie par monsieur le marquis.

—Ah ! ne dites pas cela ! s'écria-t-il avec vivacité, vous ne pouviez mettre en doute l'immense joie que vous me feriez éprouver ; enfin, quel que soit le sentiment auquel vous avez obéi, je ne peux pas vous en vouloir.

Mais, puisque ma fille ne vous a pas accompagnée, et malgré mon impatience de la voir et de la serrer dans mes bras, je puis un peu retarder ce bonheur. Parlez-moi de ma fille, madame, tout ce que vous savez d'elle, dites-le-moi. Par qui et comment a-t-elle été élevée ?

—Les paysans, la femme et le mari, à qui appartenait l'étable où l'enfant fut trouvée le matin, ne voulurent pas qu'elle fût envoyée à l'assistance publique ; ils étaient sans enfants, ils l'adoptèrent.

—Ah ! bien, fit le marquis.

—Ils l'aimèrent et veillèrent sur son enfance, comme s'ils avaient été véritablement son père et sa mère. Le mari, qui était vannier et qui vit encore, s'appelait Célestin Reboul ; Jacqueline, sa femme, est morte depuis trois ans. Ce fut elle, surtout, qui aima l'enfant trouvée, à laquelle elle avait donné le nom de Georgette ; la pauvre petite eut les meilleurs soins et ne manqua jamais de rien. Votre fille, monsieur le marquis, vous dira elle-même que son enfance a été des plus heureuses.

Très douce, très gentille, très obéissante, affectueuse, aimante, Georgette méritait bien qu'on l'aimât.

Les époux Reboul n'étaient que de pauvres gens, mais de très bonne conduite et d'une honnêteté absolue ; Georgette ne pouvait puiser auprès de ses parents adoptifs que de bons principes ; son cœur se forma au contact de la tendresse de la bonne Jacqueline et sous les baisers de cette brave et honnête femme. Aussi, à mesure qu'elle grandissait, se montraient les qualités exquisées dont les germes étaient dans son cœur. Sans doute, elle doit à son origine les rares et précieuses qualités qu'elle possède, mais elle doit beaucoup aussi à son éducation première.

Le marquis était très ému ; il avait son mouchoir à la main et, à chaque instant, il s'essuyait les yeux.

Mme Prudence poursuivit :

—On mit l'enfant à l'école du village ; très intelligente et douée d'une mémoire prodigieuse, elle apprit vite et bien et reçut l'instruction primaire aussi complète que possible.

Je puis vous parler de son intelligence, monsieur le marquis, puisque depuis qu'elle est chez moi, désireuse de compléter son instruction, je lui donne moi-même des leçons.

—Oh ! madame.

—C'est pour moi un plaisir, monsieur le marquis, et je trouve dans les progrès surprenants de mon élève une grande satisfaction. Elle a l'esprit d'une souplesse extraordinaire, le jugement net et une étonnante faculté d'assimilation. J'ai remarqué qu'elle avait du goût et des dispositions pour la musique, je lui ai donné un professeur et elle apprend le piano.

—Vous ne vouliez pas qu'elle fût au-dessous de la position qui l'attendait, dit doucement M. de Mimosa.

—Oui, monsieur le marquis.

—Mais comment, par suite de quelle circonstance ma fille se trouve-t-elle chez-vous ? Etes-vous donc allée la reprendre à son père adoptif ?

—Non, monsieur le marquis la chose est autrement arrivée, mais vous allez savoir.

Alors, Mme Prudence raconta le départ de La Palud des deux époux Reboul et de leur fille adoptive ; puis la façon dont la jeune fille avait été traitée à l'auberge du "Faisan doré" après la mort de Jacqueline, jusqu'au jour où le misérable aubergiste l'avait chassée.

Le marquis l'avait écoutée tout frémissant et interrompue plusieurs fois par des exclamations ou des paroles d'indignation et de colère sourde.

—Chassée, chassée comme une domestique, comme une voleuse ! prononça-t-il d'une voix creuse. Et c'est ma fille, mon enfant, c'est une Mimosa que l'on a traitée ainsi ! Oh ! pauvre et chère enfant !

Mme Prudence, avec intention sans doute, n'avait point parlé de Paul dans son récit.

—Alors, madame, reprit le marquis après un silence de quelques instants, ma pauvre fille humiliée, outragée, chassée par l'homme qui l'a élevée et devenu une brute, est venue à Paris vous demander asile et se placer sous votre protection ?

—Les choses ne se sont point passées ainsi, monsieur

—Ah !

—Je savais, mais depuis peu de temps, que Mlle Georgette était à Monthléry, mais je ne l'avais jamais vue et elle ne me connaissait pas.

—Alors, madame, je ne puis comprendre...

—C'est vrai, monsieur le marquis, mais vous allez comprendre.

Dans le courant de l'été, un jeune homme que je connais beaucoup, appelée Paul Lebrun, fut un jour conduit par le hasard à Monthléry, ce jeune homme est un artiste peintre de grand talent ; premier grand prix de Rome, il est appelé à un brillant avenir.

Paul Lebrun prenait deux jours dans la semaine pour aller aux environs de Paris, si pittoresques, si attrayants, prendre des vues, des croquis divers, dessiner des paysages. Un jour, près Monthléry, il rencontra Mlle Georgette ; elle était assise au bord d'une rivière, ayant auprès d'elle les deux jeunes enfants dont je vous ai parlé. L'artiste fut ébloui de la beauté de cette jeune fille qu'il ne connaissait point. Il venait de s'installer pour dessiner un des paysages, mais le gracieux visage de belle jeune fille, son profil délicat et fin tentèrent son crayon, et, au lieu de dessiner le paysage, ce fut le portrait de Mlle Georgette qu'il traça sur sa feuille de papier. Ce n'était alors qu'un croquis ; mais cette ébauche, reprise depuis et mise sur une toile, est, en même temps qu'une belle peinture, un portrait d'une admirable ressemblance.

Que vous dirai-je ? monsieur le marquis. Le jeune artiste retourna souvent à Monthléry ; il avait loué une chambre à l'auberge du "Faisan doré" et il y prenait ses repas. Il s'intéressa à Georgette qu'il voyait malheureuse et savait sans famille. Or, il arriva ce qui devait arriver. Les deux jeunes gens s'aimèrent, se le dirent, échangèrent de douces paroles d'amour et Paul promit à Georgette, lui jura qu'elle serait sa femme, sachant bien que son père, maître sculpteur sur bois et ayant une assez belle fortune acquise par le travail, ne refuserait pas son consentement à un mariage qui donnait à son fils toutes les assurances de bonheur.

En effet, monsieur le marquis, M. Lebrun a donné son consentement au mariage et j'ajoute qu'il aime la fiancée de son fils comme si, déjà, elle était sa fille.

Mais ne supposez pas qu'il puisse y avoir là un calcul du père et du fils ; je ne leur ai point parlé des recherches que je faisais et ils ignorent que Mlle Georgette appartient à une grande et noble famille.

J'ai cru devoir vous dire tout cela, monsieur le marquis, n'ayant d'ailleurs rien à vous cacher.

—Et je vous en remercie, madame. Si M. Paul Lebrun est, comme je dois le croire, un honnête et loyal jeune homme, il est digne de ma fille et je le trouve digne de moi. Et quand M. Lebrun père veut bien que son fils épouse une jeune fille pauvre, sans famille, ce n'est pas moi, marquis de Mimosa, qui dirai que Georgette ne peut pas épouser celui qu'elle aime parce qu'elle est ma fille.

—Oh ! monsieur le marquis, comme vous êtes bon, généreux et grand !

—Madame, je ne serais pas le marquis de Mimosa et je me croirais en déchéance, si je n'élevais pas mes sentiments au niveau de ceux que vous venez de me faire connaître et apprécier.

EMILE RICHEBOURG.

A suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un grand roman moral des plus émouvants que tous nos lecteurs suivront avec intérêt.